

Échos limbourgeois

Aug.J.Th.A. Clavareau

bron

Aug.J.Th.A. Clavareau, *Échos limbourgeois*. Bury-Lefebvre, Maastricht 1842

Zie voor verantwoording: http://www.dbnl.org/tekst/clav001echo01_01/colofon.php

© 2013 dbnl

The logo for the Dutch Bibliography (dbnl) consists of the lowercase letters 'dbnl' in a blue, sans-serif font. The letter 'd' is stylized with a small 'y' shape above it.

Dédicace.

Victimes du malheur, l'humanité m'inspire!
Emu des maux affreux que vous avez soufferts,
Hambourgeois, c'est pour vous que j'accorde ma lyre;
Écoutez-moi dans vos revers!

J'ai compris vos douleurs: heureux qui les soulage!
Son nom sera loué des siècles à venir:
Pour moi, je suis content si, pour ce faible gage,
Vous me gardez un souvenir!

Aux Incendiés de Hambourg.

Frères! vos cris de mort épouvantent nos rives,
Et vos gémissemens arrivent jusqu' à nous!
Frères! nous répondons à vos douleurs plaintives:
A défaut de nos bras nos coeurs viennent à vous!

L'Éternel, sur vos murs, fit tomber sa colère;
La flamme a dévoré vos trésors et vos toits;
Mais les hommes sont tous enfans d'un même père,
Et, dans le monde entier, vos malheurs out des droits!

A l'aspect de ces feux, toujours inextinguibles,
 Comme une ardente mer roulant d'avidés flots,
 Ah! vous pensiez, sans doute, en ces momens horribles,
 Que l'ange avait sonné le réveil des tombeaux!

Quel spectacle, grand Dieu! Tout s'enflamme, s'embrase!
 Femmes, enfans, vieillards, précipitent leurs pas;
 Ceux qu'épargne le feu, la pierre les écrase;
 Votre ville n'est plus qu'un flamboyant amas!

Tous adressent au ciel une plainte stérile.
 Où courir? où traîner des débris tout fumans?
 Le feu! le feu partout! - Sans pain et sans asile,
 Quarante mille humains poussent des hurlemens!

Tel on vit autrefois un célèbre incendie,
 Aux torches de la guerre, et trois nuits et trois jours,
 Poursuivre dans Moscow sa rage inassouvie,
 Et ne laisser que cendre où s'élevaient ses tours!

Le feu ne rugit plus; mais lorsque la nuit tombe,
 Ce gouffre lance encor de livides lueurs:
 Le voyageur croit voir une brûlante tombe
 D'où surgissent au loin de funèbres clameurs.

O qui consolera tant de douleur commune,
 Tant de trésors perdus, longuement recueillis?
 Qui viendra réparer tant d'amère infortune,
 Tant d'objets précieux, à jamais engloutis?.....

La nature a parlé: franchissons les distances!
Elle offre à nos regards de frappantes leçons:
Ses sources, de leurs eaux, forment des lacs immenses;
Imitons la nature et rassemblons nos dons.

Oui, oui! nous entendons vos sanglots, ô nos frères!
Aidons à relever les ravages du feu;
Aidons à soulager d'effroyables misères:
Le denier de la veuve est cher aux yeux de Dieu!

Le brasier s'est éteint: la volonté céleste
Confie à tous les coeurs un sublime devoir:
Que la sainte pitié, dans ce revers funeste,
Répande son dictame au sein du désespoir!

Aux mêmes Océans versant leurs nobles ondes,
L'Elbe et la Meuse, un jour, réuniront leurs flots,
Et, sur des bords lointains, la voix des mers profondes,
Du nom de Limbourgeois frappera les échos.

Et quand votre cité, sortant de ses décombres,
Redressera son front brisé, noirci de feux,
Quand ses tours, ses palais, et ses basars sans nombres,
Renaîtront de leur cendre et brilleront aux yeux;

Si quelqu'un d'entre nous visite ce rivage,
Qu'il sera beau de dire, avec la joie au coeur:
'Ces murs, qu'on releva, sont aussi mon ouvrage;
'Car j'ai porté ma pierre en offrande au malheur!'

Inscription pour les portes de Hambourg.

La flamme avait détruit cette opulente ville;
Des quatre coins du monde on vint la soulager:
Qui que tu sois, qui mets un pied dans cet asile,
Salut, ami, salut! tu n'es pas étranger!

Guillaume II à Maestricht.

Quelle est cette brillante fête?
Quel magnifique jour s'apprête
Sur notre rivage enchanté?
Pourquoi ces transports, cette ivresse,
Et cette foule qui se presse
Dans notre joyeuse cité?

La voix des cloches réunies,
Dans leurs bruyantes harmonies,
Au loin se mêle à mille accords;
Tout vit, tout se meut, tout s'anime;
Un enthousiasme unanime
Partout électrise ces bords.

Sur notre ville enorgueillie,
Les trois couleurs de la Patrie
Flottent dans les airs réjouis;
Et, comme après une victoire,
Des arcs de triomphe et de gloire
Frappent nos regards éblouis!

Peuple! dans vos fêtes publiques,
Que des refrains patriotiques
S'élèvent en chœur vers les cieux!
Le héros, objet de ma lyre,
Le héros que l'Europe admire,
Votre Prince est devant vos yeux.

Peuple, il vient à vous; il vous aime!
Rendez grâce à l'Être-Suprême
Du bonheur de le posséder:
Dans ce jour de réjouissance,
Célébrez sa noble présence;
Il ne vient pas pour commander.

Vous rendre heureux est son étude;
 Il vient, avec sollicitude,
 Se pénétrer de nos besoins:
 Exprimez - lui vos vœux sincères;
 Entendez- vous comme des frères
 Qui réclament les mêmes soins.

Saluez, fiers d'un nouveau lustre,
 Saluez tous cet hôte illustre,
 Protecteur de notre Duché;
 Pour vous voir il descend du trône,
 Et, de l'amour qui l'entourne,
 Son généreux cœur est touché!

Empressez-vous sur son passage!
 Il préfère ce simple hommage
 Aux louanges des courtisans.
 Chantez! et, dans votre allégresse,
 Pour lui que le laurier se tresse;
 Il vient accueillir vos présents.

Brave guerrier, prudent Monarque,
 De l'Etat il guide la barque
 Sur des flots long-temps agités;
 Et, sous sa voile tutélaire,
 Comme des fils auprès d'un père,
 Petits et grands sont abrités!

Tolérance, Union, Patrie,
Forment sa devise chérie,
Sur son drapeau de liberté;
Sa grande âme, qui se signale,
Joint, à la valeur martiale,
Et la sagesse et l'équité.

Citoyens, composez sa garde!
Nassau s'avance; il vous regarde,
Il vous dit: comptez sur ma foi. -
Accourez donc à cette fête;
Et que chaque bouche répète:
Vive Orange! Vive le Roi!

Juin 1841.

Orange et Waterloo.
Épisode du 18 juin 1815.

Détrôné, mais debout, le géant des batailles
Revenait, oubliant d'immenses funérailles;
La Seine avait revu ses magiques drapeaux.
Aux champs de la Belgique, avec des cris de guerre,
Il défie au combat tous les rois de la terre,
Et ses foudres d'airain ont frappé les échos.

Au son du fifre, au bruit des tambours monotones,
 Il marche, environné d'innombrables colonnes:
 Son étoile a brillé dans toute sa splendeur.
 Indigné des revers qui troublent sa pensée,
 Il s'avance; et bientôt son aigle courroucée
 Sur le camp ennemi plane comme un vengeur!

On s'approche, on se bat. Une journée illustre
 Des lauriers d'Austerlitz doit éclipser le lustre.
 Aussi prompt que l'éclair, il vole, il est partout!
 Un heureux coup du sort..... et des chants de victoire
 Jusqu'aux rives du Rhin iront porter sa gloire!
 Un heureux coup du sort..., et l'Empire est debout!

Le sang coule, ruissèle! une effroyable lutte
 Laboure le terrain que la valeur dispute;
 Le rapide boulet au lourd mortier répond;
 Sur la ligne s'étend un horrible carnage!
 Le choc devient affreux! le glaive sert la rage,
 Et fait parmi les rangs un ravage profond!....

L'héritier des Nassau, connu par sa vaillance,
 Avait fixé le choix de la Grande Alliance.
 Il commande; le fer étincelle en sa main.
 Au fort de la mêlée, une audace sublime
 Précipite en avant le guerrier magnanime,
 Et l'ennemi s'apprête à saisir ce butin.

Vain espoir! ses soldats, par un élan rapide,
Arrachent au péril leur héros intrépide,
Refoulent l'ennemi qui tombe sous leurs coups,
Et le Prince, enlevant, de sa noble poitrine,
L'étoile de l'honneur que son coeur leur destine:
'Mes amis, leur dit-il! vous la méritez tous!!'

Il revole au combat. Une balle ennemie
L'atteint d'un coup mortel: le ciel sauva sa vie!
Dans son âme, il gémit de voir ses compagnons,
Sans lui, braver le fer et l'ardente mitraille.....
Mais Dieu, qui régit tout, décida la bataille,
Et, d'un signe, éteignit la flamme des canons!

Et, dans des flots de sang, la célèbre journée
De l'Europe, deux fois, fixa la destinée!
Et l'Empire écroulé, deux fois mis au tombeau,
Ne fut plus qu'un vain nom déchiré par le glaive!
Et l'équitable Histoire, achevant ce grand rêve,
Écrivit sur son livre: ORANGE et WATERLOO!

18 Juin 1841.

Il est Parti, ou la romance limbourgeoise.

Il est parti, le noble fils d'Orange,
Qui de son peuple enflammait le concours!
Les airs encor. sont pleius de sa louange;
Il est parti, mais nous l'aimons toujours!

Nous l'avons vu nous parler, nous sourire,
Presser nos mains, accueillir nos discours:
Que sa bonté sur nos coeurs eut d'empire!
Nous l'avons vu, nous l'aimerons toujours.

Il était là, gai, populaire, affable,
Quittant pour nous l'étiquette des cours:
Doux souvenir! ô fête mémorable!
Il n'est plus là; mais nous l'aimons toujours!

Il nous l'a dit, peuple de ces contrées,
Notre bonheur occupe tous ses jours.
N'oublions pas ses paroles sacrées:
Il nous l'a dit; nous l'aimerons toujours!

Il reviendra sur notre heureuse rive,
Pour savourer le fruit de ses secours.
D'une autre fête illustre et cher convive,
Il reviendra; nous l'aimerons toujours!

Juin 1841.

Grétry

Quand le chantre des monts de Rhodope et d'Ismare,
Descendit sur les bords de l'Achéron avare,
Pour ravir Eurydice au funèbre séjour;
Tout l'Enfer accourut aux accords de sa lyre;
Et Pluton, partageant ce magique délire,
Consentit à la rendre au jour.

Eurydice suivait son époux vers l'Averne,
 Lorsqu'au détour fatal de l'obscur caverne,
 Orphée, ému de crainte, et palpitant d'amour,
 Se retourne, regarde!.... ô sévère justice!
 La grâce est révoquée, et sa chère Eurydice
 Expire à ses yeux sans retour!

Durant sept mois entiers, par sa plainte importune,
 Il accusa les cieus de sa double infortune;
 Aux lieux les plus déserts traînant ses longs chagrins,
 Des Nymphes de la Thrace il fuyait la tendresse;
 Et sa mort, que hâta leur fureur vengeresse,
 Fut le prix de ses froids dédains!

Mais avant de fermer sa paupière glacée,
 Aux siècles il légua sa dernière pensée,
 Et l'écho répéta cet hymne de douleurs:
 'Les Parques vont trancher la trame de ma vie!
 'Le coeur encor rempli d'une épouse chérie,
 'Ecoutez, siècles! je me meurs!'

'Aux accens de mon âme, aux sons de la cythare,
 'Des peuples j'ai vaincu la rudesse barbare,
 'Et les monstres domptés sont venus à ma voix;
 'J'ai réprimé les mers; j'ai fait pleurer les marbres;
 'J'ai soumis, attirant les êtres et les arbres,
 'Et l'onde et la terre et les bois!'

‘Et je meurs! - Mais un fils, la gloire d'un autre ège,
 ‘Doit un jour de mon luth recueillir l'héritage:
 ‘Orphée, ô mes amis! ne meurt pas tout entier!
 ‘Et, dans la nuit des temps, à l'heure où je succombe,
 ‘Je vois briller ce fils, rejeton de ma tombe,
 ‘Le front ombragé de laurier!’

‘Protégé d'Apollon, neveu de Calliope,
 ‘Loin des champs de la Thrace, au milieu de l'Europe,
 ‘Il naîtra sur les bords d'un fleuve fortuné;
 ‘Balancés dans les airs sur leur aile hardie,
 ‘Deux cygnes répandront des flots de mélodie,
 ‘Au baptême du nouveau-né!’

‘Dès son enfance, instruit par de pieux exemples,
 ‘Sa voix retentira sous la voûte des temples;
 ‘Mais d'un luth immortel doté par ses parains,
 ‘Envieux des leçons d'une sublime école,
 ‘Il ira visiter les murs du Capitole,
 ‘Sous les yeux de maîtres divins!’

‘Les Muses souriront à ses premiers ouvrages.
 ‘Fêté par ses amis, et comblé de suffrages,
 ‘Dans une autre cité, devant d'autres Césars,
 ‘Il paraîtra vainqueur! et sa carrière illustre
 ‘De son pays natal rehaussera le lustre,
 ‘Comme un favori des Beaux-Arts!’

En achevant ces mots, sous les coups des Bacchantes,
 On voyait palpiter ses lèvres expirantes;
 Et l'écho du Strymon, par sa mort attendri,
 Comme un dernier accord d'une lyre plaintive,
 A travers les roseaux qui couronnent sa rive,
 Soupira le nom de Grétry!

Salut à toi, salut, ô noble fils d'Orphée!
 Les temps sont accomplis! le jour de ton trophée
 S'est levé sur la plage où ta reçus le jour;
 Et le peuple liégeois, consacrant ta mémoire,
 Aux pieds de ta statue, orgueilleux de ta gloire,
 T'apporte un hommage d'amour!

Honneur, honneur à toi, qui fis tant de merveilles!
 Toi, qui sus, enchaînant le cœur et les oreilles,
 Peindre les passions, commander à nos sens!
 Ton génie, ô Grétry! grave ou doux, fier ou tendre,
 Toujours beau, toujours grand, partout nous fait entendre
 Des accords toujours ravissants!

Molière de ton art, c'est la riche nature
 Qui vient seule animer ta savante peinture,
 Tonner avec l'orage, ou caresser la fleur;
 Expressif avec goût, et piquant avec grâce,
 De charmes toujours vrais tu sais orner ta phrase,
 Au gré de ton talent vainqueur!

Aux soupirs d'une épouse, aux craintes d'une mère,
 Qui n'a point, d'Eliska déplorant la misère,
 Versé de tendres pleurs, ou frissonné d'effroi?....
 Qui n'a point tressailli, des profondeurs de l'âme,
 En entendant Blondel, dans des accords de flamme,
 Chanter: O Richard! ô mon Roi!.....

Tel on nous peint Atlas, rassemblant, sur sa tête,
 Le printemps, les frimas, le calme, la tempête,
 Cédant au doux Zéphyre, ou brisant l'Aquilon,
 Tantôt, bravant des flots l'orageuse furie,
 Et tantôt, écoutant, sur la rive fleurie,
 La Philomèle du vallon!

Liège, réjouis-toi! - Le luth de ton Orphée,
 Du monde musical est encore la Fée!
 Si les temps sont changés, son nom reste debout.
 Son coeur, qui s'endormit absent de sa patrie,
 Est rendu pour jamais à ton idolâtrie;
 Son âme respire partout!! -

Le voyageur.

Un pauvre voyageur, fatigué, hors d'haleine,
Pour se désaltérer cherchait quelque ruisseau.
Tout à coup, grâce au ciel! il trouve une fontaine;
Mais l'ingrat dédaigne son eau.

'Il en viendra tantôt, se dit-il, de meilleure.'
Plein d'un aveugle espoir, il diffère toujours.
Il s'assied; au hameau deux fois a sonné l'heure,
Et la même eau poursuit son cours!

‘Ce n'est point celle-là, dit-il, dont je veux boire;
‘Elle est trouble; attendons.’ Un passant lui prédit
Qu'il s'en repentirait: il n'en voulut rien croire,
Et la source bientôt tarit.

Cet exemple est commun, mais ne nous touche guère.
Toujours l'homme s'expose à semblable regret:
La vie, hélas! lui manque avant d'en avoir fait
L'usage qu'il en devait faire!

Soupir de l'âme.

La soirée était pure et belle;
Mille étoiles brillaient aux cieux;
La brise frôlait, de son aile,
Les bords du lac silencieux.

L'encens, que la nature exhale,
Versait son enivrante odeur,
Et la lune, rêveuse et pâle,
Agitait doucement mon coeur.

J'errais, plongé dans mes pensées;
Je goûtais la joie et la paix,
Oubliant mes peines passées,
Et mon destin et mes regrets!

Calme et solitaire, mon âme,
De mes ans remontant le cours,
Pensait à cet ange de femme
Qui charma si long-temps mes jours.

‘Hélas! que ne l'ai-je suivie,
‘M'écriais-je, en levant les yeux!
‘La tombe, qui me l'a ravie,
‘Devait nous réunir tous deux.’

‘Là, dans une sphère épurée,
‘Mon oeil, sous ces dômes divins,
‘Verrait, sur sa bouche adorée,
‘Le sourire des Séraphins!’

‘Là, dans ses transports d'allégresse,
‘Elle volerait sur mon coeur,
‘Et son angélique tendresse
‘Me rendrait mon premier bonheur!’

‘Là.....’ Mais une feuille flétrie,
Qui se détachait d'un rameau,
Me tira de ma rêverie,
En murmurant au bord de l'eau.

A ce vain debris de feuillage:
‘Mon Dieu, soupirez-je! entendez-moi!
‘Qu'un même sort soit mon partage:
‘C'est tout ce que j'attends de toi!’

Janvier 1842.

Le réveil de l'enfant.

Maître du ciel et de la terre,
Et mon âme et ma vox bénissent ton amour!
C'est toi qui m'endormis d'un sommeil salulaire,
Toi qui viens m'éveiller lorsque renaît le jour!

Pour que je repose tranquille,
Ton appui paternel et tes soins bienfaisans,
Ont, pendant cette nuit, protégé mon asile;
Avec quel intérêt tu veilles tes enfans!

O Dieu que ma famille adore,
Daigne prêter l'oreille à mes premiers accens;
Et puisque ta bonté me donne un jour encore,
Ne me retire pas tes regards tout-puissans!

Père de tout ce qui respire,
Mon enfance de toi réclame une faveur:
Que je puisse aujourd'hui travailler et m'instruire,
Pour te glorifier de la bouche et du coeur.

Grand- Etre! divine lumière!
Ton soleil de retour brille sur l'horizon;
Que jusqu'à son coucher je t'appelle mon père,
Comme tous les mortels qui révèrent ton nom!

Oh! que jamais je ne t'oublie!
Je retrouve partout ta tendresse pour moi:
Qu'au sentier des vertus, Seigneur, toute ma vie
S'écoule sous les yeux et soit digne de toi!

La jeune fille.

Un oeil ouvert, un franc langage,
Qui laisse lire au fond du coeur,
Un noble et généreux courage
Qui fuit tout détour imposteur,
Du jeune homme c'est l'apanage,
Quand le bien seul fait son bonheur.

Quel que soit le sort qui l'attende,
Il s'arme de force et d'ardeur;
Et lorsque le devoir commande,
Sans plainte comme sans humeur,
Plus sa tâche est pénible et grande,
Plus il se montre avec honneur.

Mais moins libre, mais plus timide,
Dans le voyage d'ici-bas;
La jeune fille prend pour guide
Sa mère qui lui tend les bras;
C'est sa mère qui la décide
A hasarder ses premiers pas.

Pure, et douce de caractère,
Le paisible toit paternel
Est pour elle le sanctuaire
Où sa vertu dresse un autel;
C'est là l'école nourricière
Où son devoir descend du ciel.

Déjà quelques soins du ménage
Sont partagés avec candeur;
Déjà, dans les jeux de son âge,
Elle guide sa jeune soeur,
Et, toujours bonne, toujours sage,
Par l'exemple forme son coeur.

A ses leçons, qu'elle étudie,
Elle vent ajouter encor:
La Bible, morale accomplie,
Lui présente ses feuillets d'or,
Et l'histoire de sa patrie
Pour elle est un riche trésor.

En vain l'injuste jalousie
Lui jette un regard de mépris;
Studieuse avec modestie,
De bons livres sont ses amis:
Par une lecture choisie
Ses loisirs sont souvent remplis.

Celle qui sent sa destinée,
Celle qui connaît sa valeur,
De beaux sentimens l'âme ornée,
Jouit d'un accueil plus flatteur;
Sa vie entière est couronnée
Par un solide et vrai bonheur;

Un bonheur qui, sur notre vie,
Verse ses parfums précieux;
Qui doit seul flatter notre envie,
Qui seul est un bienfait des cieux,
Et qui, tel qu'une étoile amie,
Le soir paraît plus radieux;

Un bonheur qu'un destin contraire
Ne peut ravir à nos vertus;
Qui, dans toute notre carrière,
Nous suit et nous quitte plus,
Et nous porte, à l'heure dernière,
Dans le royaume de Jésus!

Envoi d'un bouquet.**A M^{lles} D.T.**

L'hiver accourt; déjà l'automne
Semble s'enfuir avec regret,
Et des, roses qu'il abandonne
J'ose vous offrir un bouquet.

L'éclat dont leur parure brille,
Vient réclamer vos soins si doux:
Elles se croiront en famille,
Quand elles seront parmi vous.

Au doux printemps, lorsque la terre
S'embellit de mille couleurs,
Les papillons, d'humeur légère,
Vont voltigeant de fleurs en fleurs.

Tous ces présens de la nature
Ne peuvent contenter leurs goûts;
Mais faites-en votre parure,
Vous les verrez s'y fixer tous.

Sur un tableau.

Jeune vierge, que la nature
Se plut à combler de ses dons;
Dans ces beaux lieux ton âme pure
Vient-elle chercher des leçons?

Estelle, si douce et si bonne,
Le calme règne dans ton coeur:
Puisse la paix qui t'environne
Prolonger long-temps ton bonheur!

Entends-tu la bruyante roue,
Qui tourne et fait bondir ces eaux?
Vois-tu comme le flot se joue
En retombant sur d'autres flots?

Ce bruit, c'est le fracas du monde,
Où chacun s'égare et se perd,
Et la joie est comme vette onde
Qui passe sur un tapis vert.

Semblable à la vie éphémère,
Cette onde coule chaque jour,
Et sa course, hélas! passagère,
Quitte sa rive sans retour!

Fille du Printemps, cette rose
Que ta main ravit aux Zéphyr,
Au soleil du matin éclore,
Est l'emblème de nos plaisirs.

Son éclat en a la durée;
Vainement tu la vois briller:
Cette rose, belle et parée,
Ne s'ouvre que pour s'effeuiller.

Splendeur, plaisirs, tout eet chimère;
Ce monde offre un aspect trompeur:
Estelle, il n'est, sur cette terre,
Qu'un seul vrai bien: la paix du coeur!

Les feuilles de rose.

Un lapidaire assez habile
Rencontre un caillou très-commun,
Un caillou comme on en voit mille,
Mais d'où s'exhale un doux parfum.

'Oh! oh! dit-il; voici, j'espère,
'Un morceau rare et précieux.
'C'est de l'ambre!' - 'Non, dit la pierre.'
- 'Qu'êtes-vous donc?' - 'Regardez mieux.

‘Rien qu'un caillou.’ - ‘Si peu de chose!’

‘D'où viennent ces parfums exquis?’

- ‘Eh mais! ne m'avez-vous pas pris

‘Parmi les feuilles d'une rose?’

Les Dieux de la Grèce.

Venez, Dieux de la Grèce antique,
Venez, renaissiez à ma voix!
Que votre puissance magique
Soumette le monde à vos lois!
Rendez-nous ces temps de délices,
Où, dans nos jeux, nos sacrifices,
L'encens fumait sur vos autels:
O riante Mythologie,
Offrez vos tableaux pleins de vie,
A l'oeil enchanté des mortels.

Les fictions, les doux mensonges,
Venaient peupler notre séjour,
Et la nuit d'agréables songes
Nous rendaient les plaisirs du jour.
Dans les bocages de Cythère,
Avec l'Amour et le Mystère,
S'égarait un amant heureux:
Remplis d'une volupté pure,
Tous les êtres, dans la nature,
Chantaient la présence des Dieux.

L'astre brillant qui nous éclaire,
En versant des torrens de feux,
C'était le Dieu de la lumière,
Traîné par des coursiers fougueux;
Ces grottes, ces belles cascades,
Furent l'asile des Naïades;
Les Dryades, aux pieds légers,
Habitaient ces vertes montagnes,
Et les Nymphes de ces campagnes
Folâtraient avec les bergers.

Cet emblème de la victoire,
De Daphné fut le protecteur;
Ce rocher offre à ma mémoire
De Niobé l'affreux malheur.
Quels sons touchans dans ce bocage!

C'est Philomèle, au dour ramage;
Syrinx gémit sous ces roseaux;
Et là, dans sa douleur de, mère,
Pleurant une fille trop chère,
Cérès a formé ces ruisseaux.

Alors, de la voûte suprême,
Parmi nous descendaient les Dieux:
Apollon, Jupiter lui-même,
Quittaient leur trône radieux.
Le Dieu du jour, jaloux de plaire,
Soupire pour une bergère;
Le souverain de l'univers,
Satyre, surprend Antiope,
Taureau, séduit la jeune Europe,
Et brave le courroux des mers.

L'Amour, par des noeuds pleins de charmes,
Enchaînait les mortels heureux,
Et la puissance de ses armes
Unissait la terre et les cieux.
O momens de joie et d'ivresse?
Jours filés d'or! jours de tendresse!
Un Dieu protégeait nos loisirs;
Et dès que la mère des Grâces
Appelaït les ris sur ses traces,
C'était le signal des plaisirs.

Que vois-je? quels vastes portiques,
Eclatans de porphyre et d'or!
J'assiste à ces jeux héroïques
Que Corynthe célèbre encor.
Guidés par une main guerrière,
Des chars roulent clans la carrière,
Et le vainqueur eet proclamé:
Ces jeux et ces cris de victoire,
Tout cet grand appareil de gloire
Enivre mon coeur enflammé!

Salut, héros que la patrie
A fait monter au rang des Dieux!
Que les échos de Thessalie
Redisent vos noms glorieux!
O Sparte! sors de tes décombres;
Eurotas! tes illustres ombres
Renaissent au bruit des combats;
Et, sur tes rives consolées,
Abandonnent leurs mosolées,
A la voix de Léonidas!

Mais pourquoi ces chants, cette fête,
Ces danses, ce concours nombreux?
C'est Bacchus qui marche à leur tête,
Entouré de Faunes joyeux.
De l'aimable Dieu des vendanges,

La foule entonne les louanges;
L'écho répète leurs concerts:
Sur son coursier le vieux Silène,
Chantant, buvant à perdre haleine,
Suit couronné de pampres verts.

Le trépas n'avait rien d'horrible;
Et lorsqu'un humain vertueux
Bornait sa carrière paisible,
L'Amitié lui fermait les yeux.
Le fils d'une simple mortelle,
Tenant la balance éternelle,
Nous jugeait aux funèbres bords;
Orphée, aux accens de sa lyre,
S'ouvrait le ténébreux empire
Et charmait le séjour des morts.

Heureux, dans ces demeures sombres,
Conservant ses gosûts, ses désirs,
Le peuple fugitif des ombres
Retrouvait ses anciens plaisirs.
Admète aimait encore Alceste;
Pylade revoyait Oreste;
Linus chantait ses airs divins;
Prenant sa colère pour guide,
Philoclète, des traits d'Alcide,
Armaït ses redoutables mains.

Le nocher, déployant ses voiles,
Sous les auspices des Jumeaux,
Sur le front brillant des étoiles,
Lisait sa route au sein des flots.
L'homme vertueux, magnanime,
A son âme noble et sublime,
Voyait élever des autels;
Les grands talens et la vaillance,
Et la sagesse et la prudence,
Nous égalaient aux Immortels.

Epoque aimable et regrettée!
Voeux stériles et superflus!
La nature est désenchantée;
Son printemps ne reviendra plus.
O lune, ô lumière paisible!
Par ton attrait irrésistible,
Je me eens encore entraîné;
Mais hélas! souvenir funeste
Mes yeux, dans la voûte céleste,
Ne reverront plus Séléné.

Le léger souffle de Zéphire
Ne caresse plus cette fleur:
Ces Dieux ont perdu leur empire;
Tout reste muet pour mon coeur.
Seuls, les chants de la poésie

Osent, de la Mythologie,
Célébrer les charmans attraits:
Dans ces bois, dans vette vallée,
Mon âme rêveuse, isolée,
Ne trouve plus que des regrets!

A une mère qui maltraitait son enfant.

L'oiseau, d'une aile caressante,
Nuit et jour couvre ses petits,
Qu'une plume encore naissante
Protège à peine dans leurs nids.

Le tigre, cruel et sauvage,
Se couche auprès de ses enfans,
Et laisse sommeiller sa rage
Pour savourer de doux instans.

Tous les animaux de la terre
Soutiens du fruit de leurs amours,
Pour leurs nourrissons font la guerre
A qui vient menacer leurs jours.

C'est Dieu qui, bon et tuteur,
Grava partout ce sentiment,
Et c'est dans le coeur d'une mère
Qu'il l'imprima plus fortement.

Et toi, quand tout, dans la nature,
T'offre cet exemple touchant,
Au Créateur tu fais injure
Et tu maltraites ton enfant!

Ton coeur, aux cris de ta victime,
Est-il donc fermé sans retour?
Faut-il que la brute sublime
Te donne des leçons d'amour?

Val que sur toi le malheur tombe,
Marâtre, qui souilles le jour!
Ah! comment la tendre colombe
Est-elle éclosée d'un vautour?.....

Le dernier chant du Tasse.

Vainement les rayons d'une gloire trop chère
M'entourent encore au bout de ma carrière;
Qu'importe une couronne à qui n'a plus qu'un jour?
La mort, d'un doigt glacé, m'a touché sans retour.

Adieu donc, beau ciel d'Italie,
Adieu, Sorrente où je suis né,
Adieu, douce et chère patrie,
Ton fils se meurt infortuné!

Adieu, toi surtout, ô Ferrare,
Pleine pour moi de souvenirs!
Le sort pour jamais me sépare
De l'objet de tant de soupirs!

Dans tes yeux, noble Léonore,
J'avais puisé tout mon amour:
Fallait-il qu'une pure aurore
Précédât un funèbre jour!

Le ciel se couvrit de nuages;
L'orgueil m'exila loin de toi;
J'entendis gronder les orages,
Et la foudre éclata sur moi!

Depuis lors, le malheur me poursuit et m'opprime;
Mon coeur tumultueux, en butte au désespoir,
Roule de vains projets, va d'abîme en abîme:
Léonore! il faut donc mourir sans te revoir!

L'exil et la misère,
Héritage d'un père,
Assiègent ma carrière,
Déçu dans tous mes vœux;

Traînant, de ville en ville,
Ma douleur sans agile,
D'une plainte stérile
J'importune les cieux.

Et l'on veut, quand je meurs, du laurier de Virgile,
Ceindre mon front brisé sous le poids des chagrins!
Non, non! il est trop tard! fuis, triomphe inutile!
Le Tasse meurt! le Tasse a rempli ses destins.

Pardonne, ô Poésie!
Ta céleste ambroisie
Consola mon génie
Des injustes revers

Adieu, tout ce que j'aime!
A mon heure suprême,
Tu légueras toi-même
Ma gloire à l'univers!

Sur la mort de M^{me} Vilain XIII.

Ah! lorsque tout à coup un instant vient dissoudre
Et les noeuds les plus saints et les noeuds les plus doux,
L'homme est dans la stupeur, et s'écrie à genoux:
'Seigneur! Seigneur! ta main frappe comme la foudre!'
Mais silence! elle dort
Dans les bras de la mort!

Hier, hier encore, on la voyait sourire
A ses tendres enfans qui faisaient son bonheur,
Savourant dans la paix le sort le plus flatteur,
Bonne mère, elle avait tout ce qu'un coeur désire;
Et la voilà qui dort
Dans les bras de la mort!

Hier, hier encor, dans les plaisirs du monde,
Son esprit, plein de charme, égalait sa bonté;
On admirait sa grâce et sa simplicité!.....
Mais demain est un gouffre où nul mortel ne sonde!
Et la voilà qui dort
Dans les bras de la mort!

Ainsi donc à nos yeux tout périt, tout succombe!
Il ne faut qu'un moment, un moment ici bas
Pour changer en cyprès les roses sous nos pas:
Elle sortit d'un bal pour entrer dans la tombe;
Et la voilà qui dort
Dans les bras de la mort!

Hier, hier encor, sans crainte et sans alarmes,
Son coeur, noble et sensible, aimait à se nourrir
De soins pour le présent, de vœux pour l'avenir!
Vous, qui la chérissiez, versez, versez des larmes;
Car la voilà qui dort
Dans les bras de la mort!

Oui! mère, époux, enfans, vos douleurs sont amères!
Vous perdez un trésor que vous ravit le ciel;
Vous le retrouverez aux pieds de l'Éternel!
Ses décrets l'ont voulu: courbez-vous en prières:
Votre bon ange dort
Dans les bras de la mort!

Avril 1842.

Elle n'est plus!

O brise du matin, sur ton aile si pure,
Pourquoi m'apportes-tu des accens de douleur?
- Marie est morte! la nature
A perdu sa plus belle fleur!

O bocage, pourquoi, sous ta voûte plaintive,
L'oiseau, joyeux naguère, est-il triste et muet?
- Marie enchantait cette rive;
Elle est morte: l'oiseau se tait!

O clair Ruisseau, pourquoi, sur ta mousse flétrie,
Traînes-tu lentement ton flot silencieux?

- O voyageur, c'est que Marie
Hier est retournée aux cieux!

O filles du hameau, pourquoi cette tristesse,
Ces vêtements de deuil et ces lugubres sons?

- Marie était notre allégresse:
Elle n'est plus: nous la pleurons!

O cloche du saint lieu, j'entends ta voix qui pleure!
Dis-moi, dans l'air ému, pour qui ce chant des morts?

- C'est pour Marie; et voici l'heure
Où le sol va couvrir son corps.

O nature, pourquoi brisas-tu ton ouvrage?
Marie était ici l'objet de tant d'amour!

- Ah! c'est que l'ange qui voyage
N'habite la terre qu'un jour!

Quels mots assez touchans, quelle parole humaine,
Gravez-vous sur la tombe où dorment ses débris?

- Son trépas est la seule peine
Qu'elle ait causée à ses amis!

Avril 1842.

A la meilleure des soeurs.

Objet de nos douleurs, ô ma bonne Sophie,
Une mort imprévue a terminé tes jours!
A tes tristes parens, si la mort t'a ravie,
Nous ne te voyons plus, mais nous t'aimons toujours.

Ainsi donc c'en est fait!..... Chère soeur, tendre amie,
Que de regrets amers vont suivre ton trépas!
Toi, qui fus ma compagne, au matin de ma vie,
Je vais finir, sans toi, le sentier d'ici-bas!

Ecoute!.... si, des cieux, tu nous entends encore,
Si Dieu nous rend un jour tous ceux que nous aimons,
Du soleil sans déclin attends en paix l'aurore:
O ma bonne Sophie, oui! nous nous reverrons!!,....

Juin 1838.

A M^{me} de V ... pour la remercier d'une plante de pensée.

Des fleurs que le Printemps nous permet de choisir
Dans sa corbeille nuancée,
La fleur qui plaît au souvenir,
C'est la pensée.

Sa parure est si tendre et son éclat si doux!
Au milieu d'un bouquet elle est si bien placée!
Et je l'aime encor plus quand je reçois de vous
Cette pensée.

Le temps viendra faner ses feuilles de velours;
Mais envain sa beauté pour moi sera passée;
L'amitié, dans mon coeur, vous gardera toujours
Une pensée.

A Elvire.

Tes couleurs, ô charmante Elvire,
N'auront point un durable éclat,
Et de ta bouche, au doux sourire,
Tu verras pâlir l'incarnat.

Fleur nouvelle, la beauté passe,
Par le temps ou par la douleur:
Si ce teint de rose s'etface,
Comment rempliras-tu ton coeur?

Le cortège, qui te caresse,
S'éclipsera malgré tes vœux,
Quand l'approche de la vieillesse
Eteindra l'éclair de tes yeux.

Et quelle triste destinée
T'attendra dans les noeuds d'hymen!
Par le plaisir bientôt fanée,
La plus belle n'a qu'un matin.

Des attraits qu'importe l'empire,
Si le cœur ne s'ennoblit pas?
Cette tête de mort, Elvire,
Plus tard tu lui ressembleras.

Que la vertu te soit donc chère!
C'est le seul lustre de tes jours.
La beauté peut un moment plaire;
Une belle âme plaît toujours.

Non, ne crois pas que, pour tes charmes,
Je n'éprouve que du mépris:
Deux yeux aimables sont des armes
Qui, peut-être, m'ont trop soumis.

Mon tort n'est pas l'indifférence;
De doux pièges m'ont retenu;
Mais les lèvres de l'innocence
Sont le trône de la vertu.

Que sont les attraits et la grâce,
Dans une âme sans pureté?
La mort est froide comme glace
Auprès du feu de la beauté.

Le vent courbe la fleur qui tremble,
Et brise le lis orgueilleux:
Beauté, vertu, forment ensemble
L'ange qui chante dans les cieux.

Épitaphe pour M^{lle} W. de G. qui m'avait demandé de faire la sienne.

Ici git Wilhelmine en une paix profonde.
De plaire et d'être aimée elle eut le doux pouvoir:
Ceux qui l'ont connue en ce monde,
Voudront dans l'autre la revoir.

Le Poète. A M^r Victor Hugo.

‘Qu'est-ce que l'art des vers? Qu'est-ce que le poète?
‘Comment le reconnaître? à quel titre? à quel trait?’
- Froid profane! la lyre eat soeur de la palette
écoute! quelques mots te feront son portrait.

Le poète est un être au-dessus du vulgaire.
Qui jette sur la foule un regard de pitié,
Et qui, de tous les biens de cette pauvre terre,
N'en encense que deux: l'amour et l'amitié!

Le poète est un être, habitant d'autres sphères,
Qui, sur les voix d'en haut, module ses accords,
Vit avec sa pensée, et ne s'informe guères
Si les fous d'ici-bas amassent des trésors.

Le poète est un être ami de la nature,
Qui chante les plaisirs, ou console les pleurs,
Soupire sur les bords d'une onde qui murmure,
Ou tonne avec l'orage au milieu des horreurs!

C'est un être nourri d'éther et d'ambrosie,
Qu'un rameau de laurier garantit des revers,
Qui voit se consumer le flambeau de sa vie
Dans des rêves divins, charme de l'univers!

C'est Homère, Virgile, et Milton et le Tasse,
Et quelques héritiers de ces morts immortels,
Que la Fable eût placés au sommet du Parnasse,
A qui l'Histoire érige en tous lieux des autels.

Oui! c'est un être où Dieu mit un modèle d'âme,
Un magique miroir qui darde mille feux,
Un foyer d'où jaillit une éternelle flamme,
Pour éclairer la terre aux purs rayons des cieux!

L' amour dans les quatre ages.

L'amour, au premier âge, est un tendre bouton
Qui dort inanimé dans sa verte prison;
L'amour, dans la jeunesse, est la rose naissante
Qui, dans l'air embaumé, balance son essor;
L'amour, dans l'âge mûr, est cette fleur mourante
Dont le parfum exquis parfois s'exhale encor;
L'amour, dans la vieillesse, est une feuille morte
Qui tombe sur le sol et-que le vent emporte!

Inscription pour l'intérieur d'un cimetière.

Approche, fils du monde! et des lieux où nous sommes,
Interroge la poudre abandonnée aux vents.
Sois sans peur: il vaut mieux, pour connaître les hommes,
Vivre parmi les morts que parmi les vivants!

Note.

En réponse à la pièce intitulée: *Le Poète*, Monsieur Victor Hugo m'adresse la lettre suivante. Elle contient tant de choses en si peu de mots, que je ne puis résister au désir de la faire connaître: Le suffrage d'un grand génie autorise une juste fierté.

Paris, 29 juin 1842.

Je vous remercie, Monsieur, de vos beaux vers. La noble et haute poésie est de tous les peuples, comme elle est de tous les temps. Vos belles strophes nous font compatriotes. L'art et la pensée, comme la religion, sont des patries, de saintes patries sans frontières, qui rallient toutes les âmes tournées vers l'infini.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes vifs sentimens,
VICTOR HUGO.